

4ème parcours en septembre 2014 De Léon à Santiago puis Cap Fisterra

Septembre 2014, Marie-Jeanne, Gaby et moi-même repartons pour effectuer la dernière « ligne droite » du chemin, celle qui, partant de Léon, doit nous conduire à Santiago.

Lundi 8 septembre 2014 : Leon – Villavente : 23 km

Après les fortes pluies d'hier, ce matin le temps est au brouillard. Pour cette étape, et comme beaucoup de pèlerins, nous avons choisi d'effectuer la sortie de la ville de Léon en bus. Ce parcours qui traverse les zones industrielles et commerciales n'a effectivement rien de passionnant. J'avais lu dans un récit de pèlerin que c'était des bus « Azul » qui assuraient cette liaison de 4 à 5 km. J'avais alors interprété qu'«Azul » était le nom de l'entreprise de transport et que c'était donc ce logo qu'il fallait chercher sur les autocars que l'on voyait passer à la station. Nous avons attendu en vain et ce n'est qu'un peu plus tard, interrogeant un passant, que j'ai compris mon erreur : « Azul » signifie « bleu » en espagnol et il fallait tout simplement chercher des bus de la couleur du ciel! Il est vraiment urgent que je prenne des cours d'espagnol!

Le bus nous dépose à son terminus situé juste devant l'Eglise de la Virgen del Camino. Il s'agit d'un édifice moderne, érigé en 1961, qui rappelle assez fortement le style Le Corbusier. Sur sa façade de béton, riche en vitraux multicolores, sont dressées 13 statues géantes représentant la vierge entourée des 12 apôtres. Saint Jacques le Majeur, reconnaissable aux coquilles qu'il porte sur sa toge, indique aux pèlerins la direction de Compostelle. A l'intérieur, un retable baroque tranche avec la modernité de la construction. L'église a remplacé un sanctuaire du 16^e siècle, lequel avait une histoire car il reposait sur une légende :

En effet une légende dit qu'en 1506 la vierge serait apparue à un berger du nom de Alvar Simon lui demandant de construire un sanctuaire ; comme il réclamait un signe elle envoya un caillou à 600 pas qui devint un gros rocher. Une chapelle fut alors construite en 1513 dans laquelle les miracles se multiplièrent.

La visite terminée, nous reprenons le chemin. La traversée de Léon n'a pas transformé radicalement le paysage. Nous sommes toujours dans un décor de Meseta que l'on nomme ici « Le Paramo » et qui signifie le désert; c'est dire que les cultures et les hommes y sont rares !

A partir de ce lieu deux possibilités s'offrent aux pèlerins pour rejoindre Hospital de Orbito : le Camino Real, en bordure de la route nationale, ou la Calzida de los Peregrinos, un peu plus longue mais beaucoup moins ennuyeuse. C'est cette voie que nous choisissons d'emprunter. A

Villar de Mazariffe nous faisons halte dans un bar du village pour se rafraichir et prendre un bocadillo (sandwich généralement garni de jambon cru de Serrano). A la sortie, histoire d'améliorer notre espagnol, nous entamons la discussion avec le cantonnier du village occupé à nettoyer les rigoles et qui nous vante les bienfaits de sa ceinture lombar. Plus loin, c'est un jardinier qui nous fait découvrir les fruits de son jardin, et particulièrement des oignons de très grosse taille. D'une manière générale les villageois apprécient que nous échangions quelques mots avec eux. L'accueil est toujours chaleureux; il faut dire que le camino présente un intérêt économique certain pour tous les villages traversés et en ces périodes de crise vivre sur le tracé du chemin constitue un véritable avantage pour la population.

Le chemin qui depuis ce matin serpentait au gré du relief se transforme maintenant en une longue ligne droite dont nous avons beaucoup de mal à percevoir l'extrémité. Mon Dieu que c'est long ! Il est 17h lorsque nous atteignons enfin Villavente et notre gîte. Notre hôte nous installe dans nos chambres respectives. Très vite je remarque ce perroquet dont la cage est située juste devant ma porte et qui n'arrête pas d'interpeller les visiteurs. Je crains pour la nuit ! L'aubergiste me rassure tout de suite, la cage du volatile sera bâchée et déplacée dans la salle à manger. Ouf !

Au dîner nous faisons la connaissance de Vicente, un italien qui termine ses études en biologie moléculaire et qui actuellement fait de la recherche en Allemagne, à Nöttingen. C'est la saint Alain alors j'offre le vin du repas, un Rioja. Après le dîner nous faisons un petit tour digestif dans le village. Nous retrouvons ces scènes bien familières en Espagne avec tous ces petits vieux assis sur des bancs, la canne à la main, et discutant entre eux. Nous les sentons heureux. Un bonheur vraiment pas cher !



La façade de la Virgen del Camino



Le Paramo

Mardi 9 septembre 2014 : Villavente – Astorga : 21.5 km

Nous prenons un copieux petit déjeuner avant de nous élancer sur notre deuxième étape. Dans la salle à manger, je retrouve Coco le perroquet. Sa cage a été découverte et il recommence ses discussions avec tous ceux qui lui prêtent attention. Tout n'est pas compréhensible et c'est même bien difficile de dire s'il parle en espagnol ou en français !

Après une heure de marche nous parvenons à Puente de Orbigo célèbre pour son grand pont de 24 arches et plus de 200m de long, le plus grand du Camino. Une légende y est attachée.

La légende raconte que sur ce pont, un chevalier de la province de León affronta en duel les étrangers qui voulaient le franchir pour se délier d'une promesse d'esclavage vis-à-vis de son aimée Doña Leonor, pour laquelle il devait jeûner chaque jeudi et porter un lourd carcan en fer autour du cou. Il devait rompre 300 lances. Il n'y parvint pas, mais les juges de la Joute récompensèrent Don Suero en le libérant de son carcan. C'est pour cette raison que le pont est connu sous le nom « Passo Honroso » (passage de l'honneur).

Le pont franchi, nous atteignons Hospital de Orbigo, y faisons les courses du déjeuner et visitons l'église dédiée à Sainte Marie. Le reste de l'étape se révèle assez peu passionnant sur le plan des paysages. Le chemin serpente à travers des forêts de chênes rabougris, entrecoupées de friches. La terre est de couleur rougeâtre, à mesure que l'on progresse apparaissent quelques cultures et même quelques vignes. Elles sont bien différentes de celles de la Bourgogne : pas de rangées bien apparentes, ni piquet, ni fil pour maintenir les plants verticaux, mais des lianes qui courent à même le sol et à certains endroits le recouvrent complètement. J'ai du mal à comprendre comment les vignerons d'ici peuvent automatiser leurs travaux et surtout comment ils peuvent faire les vendanges.

Nous traversons de petits bourgs. Après Santibáñez de Valdeiglesias, apparaît Santo Justo de la Vega. Ces villages vivent avec le Camino. Ils offrent aux pèlerins des hébergements que ce soit dans une albergue municipale ou des albergues privées. D'autres sont mieux pourvus et proposent des Casa rurales, plus chères mais aussi plus confortables. A l'entrée des villages ou sur la place centrale, nous rencontrons assez fréquemment des statues; ici c'est un pèlerin qui boit à saalebasse, à l'entrée d'Astorga un autre qui marche, pris dans ses pensées et portant une lourde valise sur ses épaules. Comme quoi le sac à dos, si cher au randonneur, n'a pas toujours existé !

Nous parvenons à la Cruz de Santo Toribio, un site qui offre une très belle vue sur Astorga. Un calvaire y a été érigé pour commémorer la fuite d'un évêque de la ville.

Santo Toribio (évêque d'Astorga du Vè siècle) était l'objet d'humiliantes rumeurs sur son absence de chasteté. Excédé, il quitta la ville en se jurant de ne plus y revenir. Arrivé sur une colline qui surplombe la ville, il se serait déchaussé et aurait secoué ses sandales en disant : " ... de Astorga, ni el polvo!" (" ... D'astorga, je n'emmène rien, même pas la poussière!).

Une grande sécheresse sévit alors sur le pays. Les habitants repentis, vinrent implorer son retour.

Comme il bénissait la ville sur la colline de San Justo, la pluie se mit à tomber miraculeusement ... Et pour mieux l'accueillir dans sa ville, les cloches des églises sonnèrent toutes seules sur son passage ...

Après le pont à trois arches qui permet de franchir le Rio Tuerto, un ouvrage très compliqué, fait de passerelles sur différents niveaux, permet aux piétons et cyclistes de traverser sans risque la voie ferrée. Je ne suis pas architecte mais j'ai l'impression que l'on aurait pu faire plus simple !

Astorga par sa superficie, sa population et surtout ses richesses architecturales représente une des grandes villes du chemin espagnol. C'est également une jonction d'itinéraires. Se rejoignent effectivement ici, le Camino Frances qui vient de Roncevalles et la Via de la Plata qui part de Séville. Ce détail n'est pas neutre car cela signifie qu'à partir de demain nous rencontrerons encore davantage de marcheurs!

Nous parvenons sur la Plaza Mayor, une immense place rectangulaire, bordée de bars et de restaurants et fermée à son extrémité par l'hôtel de ville, un édifice de style baroque flanqué sur ses côtés de deux tours carrées. Après l'installation à l'hôtel, nous visitons la ville, à commencer par la cathédrale Santa Maria. Le portail et le tympan sont richement décorés; une scène présente le Christ donnant des ordres à ses apôtres. Saint Jacques y est représenté, agenouillé et vêtu d'un habit de pèlerin. La façade surprend par la différence de teinte de ses deux tours. L'explication tient au fait que l'une d'elle a été détruite lors du tremblement de terre de Lisbonne en 1755 et elle ne fut complètement remise en état qu'en 1965. La différence des époques a généré la différence des couleurs.

Attenante à la Cathédrale, l'église Santa Marta et la maison des emmurées avec son unique fenêtre par laquelle les passants offraient la nourriture à des emmurées vivantes (femmes de mauvaises vie, condamnées ou pénitentes volontaires). Une autre fenêtre communiquait avec la chapelle de l'église de Santa Marta, dans le but d'assister aux offices sacrés.

Nous achevons la visite de la ville par le palais épiscopal œuvre du grand architecte Gaudi. Du Gaudi! Grandiose!

Après le dîner nous ne résistons pas à faire un tour en ville pour y découvrir la vie nocturne qui commence à s'installer; bars et restaurants de la place sont bondés, pour beaucoup, la journée de travail est terminée et maintenant c'est l'heure des tapas et du vino. Nous prenons un verre et bavardons. Le petit personnage du jacquemart de l'hôtel de ville frappe les 22 heures et nous rappelle que demain une nouvelle étape nous attend.



La cathédrale Santa Maria



Le palais épiscopal œuvre de Gaudi

Mercredi 10 septembre 2014 : Astorga – Rabanal del Camino 20 km

Comme chaque jour, à l'heure de notre départ, le soleil commence à s'élever au-dessus de l'horizon inondant le paysage d'une belle couleur orangée et pleine de nuances. Ce matin c'est encore le cas et en quittant le gîte, Astorga et tout particulièrement la cathédrale faite de grès rose, nous apparaissent avec des teintes dorées, très chaudes que nous n'avions pas connues la veille. Cette lumière matinale nous permet de mieux distinguer, au sommet de l'édifice un personnage appelé par les habitants « Pedro mato ». Rien d'original à cela, sauf qu'à bien observer, il nous apparaît qu'il manque un doigt à la statue. Beaucoup d'hypothèses sur le sujet mais celle qui prévaut voudrait que lors de l'occupation de la région par les troupes Napoléoniennes, un soldat ait tiré dessus et brisé le doigt qui serait alors tombé au sol, tuant deux soldats français. Légende ou histoire, nous n'irons pas enquêter !

Nous quittons la ville par la porte San Pedro. L'étape du jour nous conduit sur le versant Est des monts du Léon, nous faisant passer d'une altitude de 860 mètres à 1150 mètres. Auparavant nous achevons la traversée de la Maragateria, qui nous offre encore de magnifiques paysages où alternent landes et forêts de chênes verts. Au loin, au sommet des collines apparaissent de véritables chapelets d'éoliennes.

A mi-parcours nous traversons El Ganzo (l'oie), un village abandonné par ses habitants, dans lequel la plupart des maisons est en ruine. En bordures de ces masures, des roses trémières de différentes couleurs, apportent une petite note de gaieté. Heureusement quelques demeures,

récemment rénovées, redonnent un semblant de vie à l'endroit. Leurs propriétaires ont su profiter de l'opportunité que présentait le Camino, et les ont transformées en bars, en albergues ou encore en gîtes privés.

A la sortie de ce village deux dames me demandent de les photographier. Elles sont toutes deux danoises, l'une se prénomme Wips, un prénom qui n'est pas commun chez nous, et l'autre Brigitte. Le chemin favorise beaucoup les rencontres entre pèlerins. Dans la plupart des cas, on échange quelques mots et puis on se quitte, chacun reprenant sa route. Par contre avec elles ce sera différent; elles marchent à notre rythme, effectuent les mêmes étapes et recherchent le même genre d'hébergement que nous, ce qui fait que nous les retrouverons très souvent sur le parcours. Même si la langue ne favorise pas les échanges, au fil du temps une sorte de complicité est née entre elles et nous.

En milieu d'après-midi nous parvenons à Rabanal del Camino, le terme de notre étape. Il n'est pas très tard et à cette heure le soleil est encore chaud, alors nous en profitons pour faire notre première grande lessive. Certains gîtes sont équipés de machine à laver et c'est le cas dans celui-ci.

Le soir nous dînons avec un couple de Français, Marie et Christian, originaires d'Angers. Ils sont venus cette année « faire » une dizaine d'étapes sur le Chemin. Il y a quelques jours ils ont fait halte dans une albergue, l'albergue Jacques de Molay, où ils se sont fait piquer, on peut même dire dévorer, à voir les cicatrices, par des punaises de lit. Christian a passé sa nuit, nous dit-il, à écraser ces insectes contre les murs de la chambre. Il y avait longtemps que l'on n'avait pas entendu parler de ce fléau ce qui me faisait penser qu'il avait été éradiqué. Que nenni !



Un chemin rectiligne



El Ganzo et ses ruines

Jeudi 11 septembre 2014 : Rabanal del Camino – El Acebo 16.5 km

En prenant mon petit déjeuner je parcours les différents messages de remerciements affichés au-dessus du bar et censés avoir été écrits par les pèlerins de passage. L'un d'eux me fait

sourire et je me demande si ce n'est pas le patron qui l'aurait rédigé ! Il est écrit « Si tu es venu sur le chemin pour oublier, paie avant de commencer ».

Au quatrième jour de marche, tout va pour le mieux, la météo est on ne peut meilleure alors que l'hôtelier de Léon nous avait prédit la tourmenta (le déluge), et côté santé c'est pas mal du tout; les courbatures des premiers jours sont de l'histoire ancienne et les pieds sont en parfait état. Les amis ont également bien supporté, semble t-il, ces premiers jours de marche. Nous croisons les doigts pour que ça dure !

Nous entreprenons aujourd'hui une étape mythique du chemin, bien connue de tous les pèlerins, celle qui conduit à la Cruz de Ferro. Mythique par le rituel attaché à ce site mais également par la particularité du parcours fait d'une forte montée pour atteindre une altitude de 1500 mètres et suivi d'une descente des plus abruptes, nous faisant perdre près de 1000 m de dénivelé en quelques kilomètres.

Nous traversons le village de Foncebadon, un autre village fantôme où les maisons font peine à voir. Destinée étonnante de ce petit bourg quand on pense qu'au 10^e siècle le roi Ramiro II y a convoqué un concile! Nous poursuivons notre ascension sur les flancs des monts du Léon, laissant peu à peu s'éloigner derrière nous les plateaux de la Meseta que nous avons eu tant de plaisir à parcourir. Après deux heures de marche dans des sentiers au bord desquels la bruyère abonde et qui sentent bon l'odeur du pin, nous découvrons la Cruz de Ferro. A travers les récits que j'avais lus et comme tout un chacun, je m'étais fait une certaine idée de ce site, idée qui ne correspondait pas du tout à ce que j'étais en train de découvrir à l'instant. Sur un immense monticule de pierres de toutes sortes se dresse un mât de bois supportant une croix de fer. J'ai appris par la suite qu'il ne s'agit là que d'une copie de la croix, l'original étant conservé au Palais épiscopal d'Astorga.

Le rite veut que chaque pèlerin apporte une pierre de son village d'origine et la dépose au pied du calvaire. Par sa grosseur, elle est censée représenter la masse de ses péchés pour lesquels il est venu ici, demander le pardon. En grim pant sur le monticule pour y déposer la nôtre, nous foulons donc des cailloux de toutes tailles et venus des quatre coins du monde. Certains sont annotés de messages, de demandes de grâces, et là encore toutes les langues sont représentées. Je n'échappe pas à cette règle qui se perpétue depuis des siècles et je sors de mon sac la pierre ramassée dans mon jardin que je lance au sommet du cairn. Voilà, c'est fait ! Marie-Jeanne et Gaby font de même.

Alors que nous redescendons du cairn un pèlerin arrive en VTT, sort d'une sacoche une cornemuse et se met à jouer de son instrument tout en gravissant d'un pas alerte le monticule de pierre. Tout simplement beau, instant un peu magique durant lequel la musique vient apporter une dimension supplémentaire à la scène. Après des applaudissements fournis il nous explique qu'il est breton et que son instrument est en réalité une veuze, un mélange de cornemuse et de biniou. Il nous dit en jouer chaque fois que l'occasion le mérite et qu'il espère

bien le faire en pénétrant dans quelques jours sur la place de l'Obradoiro à Santiago. Bravo et merci pour ce moment pas tout à fait ordinaire.

Nous prenons un déjeuner sur le pouce auprès d'une caravane qui vend des bocadillos. Nous retrouvons deux jeunes filles de Bayonne, coiffées de large chapeaux de paille. Nous les avons rencontrées à la Cruz, elles nous avaient alors demandé de les photographier avec leur téléphone. L'une d'elles nous dit faire le chemin pour prendre le temps de réfléchir quant à l'avenir avec son copain. Puis, poursuivant la conversation, très blagueuse, elle me dit ne pas m'avoir vu déposer mon menhir au pied de la croix. Bien joué ! je lui réponds alors que je l'ai posé à côté du sien. Et voilà comment le compteur de mes péchés que je venais tout juste de réinitialiser se met déjà à tourner d'un cran! Heureusement Santiago m'offrira une seconde chance!

Le repas pris, nous entamons la descente vers El Acebo. La pente est abrupte et le sol fait d'une roche très glissante, qui présente, assez bizarrement, l'aspect de planches de bois. Nous pouvons admirer maintenant devant nous la plaine du Bierzo avec au loin Ponferrada et sur la droite les fumées d'une centrale thermique. Nous atteignons notre gîte vers 15 heures. Ce n'est pas un 4 étoiles, pas même 3. La douche et les toilettes sont sur le palier mais comme beaucoup de gîtes en Espagne, il est très propre.



La cruz de ferro ...



et le pèlerin joueur de veuze

Vendredi 12 septembre 2014 : El Acebo – Ponferrada : 16 km

La nuit n'a pas été très reposante car sur le matin il y a eu beaucoup de bruit occasionné par des départs matinaux. Bien que notre hébergement soit dans un bar, il n'y a pas de desayuno sur place, le personnel n'arrivant pas avant 9 heures. Nous prenons un café au distributeur situé au rez-de-chaussée ainsi que deux madeleines, ce qui devrait nous permettre de tenir quelques heures. Nous reprenons notre descente vers Molinaseca. Le profil du parcours n'a pas changé, la pente est toujours aussi abrupte. Marie-Jeanne commence à craindre sérieusement pour ses genoux; pourvu que ça tienne! Peu après le petit village de Riego de Ambros et son ermitage de San Sebastian, le chemin se transforme en un goulet étroit avec de grandes pierres plates qui affleurent le sol. Heureusement il n'a pas plu depuis plusieurs jours et les chaussures accrochent bien sur la roche.

En milieu de matinée nous parvenons à Molinaseca, un petit bourg aux maisons colorées et aux toits d'ardoise. Petite halte à l'église de la Virgen de las Angustias (des angoisses) puis franchissement du Rio Meruelo par un magnifique pont à 4 arches dont les reflets dans l'eau sont du plus bel effet. Nous prenons un petit-déjeuner, un vrai, avant de poursuivre vers Ponferrada que nous atteignons vers midi.

Un pont médiéval à larges arches romanes nous donne accès à la ville et nous sommes immédiatement frappés par cet imposant château qui domine la cité. Il est l'œuvre des Templiers qui se sont installés à Ponferrada en 1182. Une légende est associée à la construction de cet édifice :

Vers l'an 1200, les templiers, sur ordre du roi du Léon, entreprennent d'agrandir la forteresse qui n'était jusque là qu'un édifice rudimentaire. Abattant des chênes (encina) pour disposer de bois de construction, ils trouvent dans l'un d'eux une sculpture de la Vierge Marie à l'enfant qui avait été dissimulée autrefois avant l'attaque des envahisseurs maures. Toribio, alors évêque d'Astorga, l'aurait ramené de Terre Sainte au 5ème siècle. La légende raconte que l'enfant Jésus aurait crié alors que l'on s'apprêtait à abattre le chêne.

La Virgen de la Encina a été proclamée en 1958 patronne du Bierzo.

Après un déjeuner pèlerin sur la place Encina nous poursuivons la visite de la ville à commencer par la basilique de Nostra Senora de la Encina avec sa tour baroque à quatre niveaux de colonnades, puis la tour-porte de l'horloge qui ouvre sur la place de l'hôtel de ville.

C'est là que nous rencontrons une pèlerine ukrainienne. Elle habite Kiev et a parcouru le Camino à bicyclette. Elle est sur le retour et souffre d'un genou car elle a fait une mauvaise chute sur des pierres. Elle nous confie, avec un air affligé qui traduit toute sa tristesse et sa peine, s'être rendue à Santiago pour prier pour son pays. Moment émouvant pour nous car

nous sentions une vraie sincérité dans ses propos. Cet échange illustre bien ce qu'est le chemin : il nous extrait pour un temps du quotidien, de l'actualité, nous permet d'oublier certaines préoccupations puis parfois, à l'improviste, nous replonge d'un coup dans la dure réalité de la vie.

La visite achevée, nous gagnons notre hébergement situé un peu à l'extérieur, en bordure de l'autoroute. Deux magnifiques statues ornent les ronds-points; l'une représente des dames travaillant les poivrons, c'est une activité importante de la région, l'autre est un hommage aux donneurs de sang.



Le pont de Molinaseca



Le château de Ponferrada

Samedi 13 septembre 2014 : Ponferrada – Villafranca de Bierzo : 25 km

L'étape du jour se situe en plein cœur du Bierzo, une région de vignobles qui produit le Berciano, un vin que peut trouver excellent celui qui n'a pas encore dégusté les Rioja. Néanmoins il va falloir s'y habituer car sur les quelques étapes à venir ce sera Bierzo ou Bierzo. C'est le soleil qui domine au départ mais la pluie est annoncée pour l'après-midi. Nous croisons les doigts pour qu'elle attende que nous soyons parvenus à Villafranca.

A la sortie de la ville nous contournons Columbianos, connu pour avoir accueilli dans un autre temps les légions romaines et découvrons un peu plus loin la petite église du quartier de Teso, accolée à son cimetière. A l'entrée, une scène assez nouvelle pour nous mais que nous retrouverons désormais fréquemment tout au long de notre périple. Il s'agit de bénévoles qui ont installé devant la porte une petite table avec les instruments nécessaires pour tamponner notre credential. Ils n'ont pas oublié, bien évidemment, la petite boîte marquée « donativo » pour recevoir nos dons. Par habitude, avant d'apposer le timbre, le sello, nous nous assurons que le motif est de qualité sur le plan artistique, qu'il est original et surtout que par sa taille il ne va pas empiéter sur plusieurs cases. En effet, parvenant au terme du Chemin, il est important de gérer les emplacements encore disponibles. Quelques jours auparavant je m'étais livré à un rapide

calcul arrivant à la conclusion que je pouvais me permettre deux sellos par jours sans risque de débordement. Je vais donc me tenir à cette règle.

Nous visitons la petite église. Sur son parvis un haut poteau soutient un nid de cigognes. A quelques pas de là un vieil homme est installé devant sa maison avec tout un outillage lui permettant de sculpter des objets en bois. Il s'agit essentiellement d'ustensiles de cuisine : cuillères, fourchettes... Il est tellement absorbé par son travail qu'il n'a même pas remarqué ce pauvre pèlerin qui s'est arrêté à sa hauteur et qui pendant de longues minutes a observé ses gestes, admiratif de son savoir-faire et de la passion qu'il met dans son travail.

La vallée du Bierzo, ce sont les vignes mais pas seulement, ce sont aussi des cultures et des vergers. Ici nous longeons un champ de potirons. Les légumes impressionnent par leur taille, certainement le double de ceux de nos régions, et par leur couleur davantage sur le vert et le blanc que sur l'orange. En fait pas du tout l'image du potiron que l'on utilise chez nous pour Halloween! Mais finalement peu importe la forme et la couleur, l'essentiel est que la soupe soit bonne.

Après Camponaraya et jusqu'à Ponferrada, les vignes occupent l'ensemble des terres cultivables. Nous sommes dans la zone d'appellation Bierzo qui regroupe 22 communes. On y produit essentiellement des rouges à partir de cépage Mencia mais aussi quelques blancs sur le cépage Palomino. La période des vendanges a débuté depuis quelques jours et nous constatons une grande activité sur le terrain. Sur la route et en bordure de notre chemin ce sont des va et vient incessants de tracteurs avec leur remorque conduisant la récolte à la coopérative voisine.

A la sortie de Cacabelos notre chemin grimpe fortement en direction de Pieros. Assez à l'aise dans les montées je dépasse quelques marcheurs dont deux jeunes filles Coréennes. Comme beaucoup de leurs compatriotes et plus généralement de pèlerins venant d'Asie, elles sont couvertes de la tête aux pieds, portent gants, chapeau et écharpe pour dissimuler la moindre parcelle de leur corps. Leur grande hantise est effectivement le bronzage ; ahurissant quand on pense comment chez nous les filles du même âge paient pour obtenir le contraire !

A partir de Pieros, deux tracés coexistent pour rejoindre Villafranca : un chemin « officiel », proche de la route et une variante qui présente l'inconvénient d'être plus longue de deux kilomètres mais le grand avantage de serpenter au milieu des vignes, bien loin de la circulation. Comme beaucoup de pèlerins c'est ce tracé que nous choisissons et nous ne le regretterons pas.

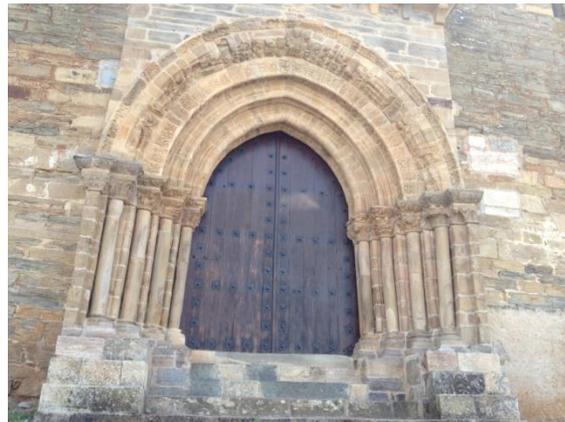
Ce matin en partant nous avons craint pour la météo mais finalement le soleil s'est imposé toute la journée et c'est encore le grand beau temps lorsque nous atteignons Villafranca de Bierzo. A l'entrée de la cité nous découvrons l'Eglise de Santiago; un édifice imposant, qui fait penser davantage à une forteresse qu'à une église. Sur son côté, un portail à multiples voussures permet l'accès à l'édifice: la Porte du Pardon. Pour comprendre cette appellation il faut savoir

qu'au-delà de cette ville le pèlerin doit fournir des efforts particuliers pour gravir les collines qui le séparent encore de Santiago et notamment le O Cebreiro qui culmine à 1400m. Certains pèlerins, compte tenu de leur santé ou de leur état de fatigue, ne pouvaient pas poursuivre plus loin et étaient contraints de mettre fin ici à leur pérégrination. Il a alors été attribué à ce portail un pouvoir spirituel particulier. Celui d'offrir à ces pèlerins, qui y apposeraient leurs mains, les mêmes grâces qu'ils auraient pu obtenir en allant jusqu'au tombeau de l'Apôtre.

Nous gagnons notre gîte situé un peu à l'écart du centre et profitons du temps qu'il nous reste avant le repas pour découvrir la ville, le château des Marquis, la collégiale Santa Maria de Cluniaco, et les places du centre ville où règne une ambiance bien agréable de fin de journée. C'est là que nous dînons. Je tente une spécialité culinaire de la région: le lacon con grelos (jambonneau de porc aux feuilles de navets) accompagné d'un Berciano comme il se doit. Ce soir il y a fête dans la ville mais nous n'attendrons pas que soit tiré le feu d'artifice pour nous coucher.



Le sculpteur sur bois



La porte du pardon

Dimanche 14 septembre 2014 : Villafranca del Bierzo – Vega de Valcarce : 16 km

La pluie était annoncée pour hier soir ; elle a quelques heures de retard mais aujourd'hui, c'est certain, nous n'y échapperons pas ! Un restaurateur canarien, occupé à préparer sa terrasse, nous explique qu'il ne faut pas quitter la ville sans traverser la calle del Agua, une rue qui a conservé son caractère moyenâgeux et qui mérite vraiment le détour. Nous suivons son conseil et effectivement, par le décor, nous nous retrouvons transportés près d'un millénaire en arrière. Au bout de la rue nous rejoignons le Camino. Un grand pont permet de traverser le rio Burbia et offre une jolie vue sur la ville, que domine le château.

A mesure que l'on avance nous nous enfonçons dans une vallée qui se rétrécit et qui n'est plus occupée que par le rio, la route et l'autoroute. Une impression de canyon d'où nous ne sortirons qu'au terme de l'étape.

Nous marchons en bordure de la route nationale, parfois le chemin fait un petit écart pour desservir les villages de la vallée. Le premier est Péréje, une petite cité médiévale. C'est là que nous rencontrons les premières gouttes de pluie et qu'il nous faut, en toute hâte, revêtir les capes.

Puis nous traversons Trabadelo. A la sortie, des pèlerines nous dépassent. Il faut dire qu'elles sont à vélo. L'une d'entre elles a sa roue arrière complètement à plat. Elle ne s'en est pas encore aperçue. Nous lui faisons signe pour lui signaler le problème. Toutes s'arrêtent un peu plus loin et nous les rejoignons. Elles sont canadiennes, la cinquantaine, et ont loué des bicyclettes pour faire le chemin de Leon à Santiago. Avec Gaby, sous la pluie qui ne cesse pas, nous regardons en quoi nous pouvons leur être utile car en pareille circonstance, ne pas s'arrêter pour proposer ses services ne serait pas digne d'un pèlerin. Il y a 5 pèlerines et 5 vélos, jusque là tout va bien, le problème c'est que celui dont la roue est crevée n'est pas comme les autres. Il est équipé d'une assistance motorisée ce qui veut dire qu'au niveau de la roue arrière, où en temps normal ce n'est déjà pas simple car il y a la chaîne et le dérailleur, là, il y a tout un mécanisme d'entraînement qui vient sérieusement compliquer le problème. Nous avons soudain l'impression d'avoir gagné le gros lot ! Il y a bien une notice de réparation, mais c'est en anglais. Incompréhensible pour nous et sous la pluie qui redouble d'intensité nous n'avons pas envie de faire de la lecture. Rapidement, au vue des réglages de câbles qu'il y a sur cette roue nous comprenons qu'il faut s'abstenir de démonter. Nous tentons une dernière action avec Gaby : rechercher dans le pneu si une coupure ou une épine apparaît: rien. Nous leur proposons de prendre contact avec leur loueur pour qu'il leur donne la marche à suivre mais c'est dimanche. Néanmoins elles réussissent à le joindre et il leur propose de leur apporter un autre vélo. Buen Camino senoras!

Le soleil est revenu lorsque nous parvenons à La Portela de Valcarce. Midi est largement dépassé, l'heure est venue de se restaurer: ce sera un bocadillo et une cerveza pris au bar du village. Devant se dresse une statue de l'Apôtre nous indiquant la direction de Santiago. Alors que je dévorais mon bocadillo bien garni en jambon de Serano, je reçois un message de Jean-Louis, un pèlerin que nous avons connu l'année dernière en amont de Léon, et avec lequel nous avons marché plusieurs jours. Cette année il fait « La Plata », ce camino qui part de Séville pour rejoindre Santiago après un périple de 1000 km. Il a atteint Salamanque et souhaite vraiment nous revoir au point de nous proposer de prendre le train de Salamanque à Santiago pour être présent lorsque nous y parviendrons. Il propose de passer une soirée avec nous avant de regagner le chemin là où il l'a quitté. C'est vraiment généreux de sa part quand on sait que ce détour ne représente pas moins de 14 heures de train et induit certainement deux jours de retard sur son planning. C'est à travers ce genre de proposition que l'on mesure l'intensité des liens qui peuvent se créer entre pèlerins. Je regarde avec Marie-Jeanne et Gaby ce qui est

possible pour nous compte tenu de notre plan de marche et de nos réservations. Malheureusement, il y a un hic car c'est le jour, où pour fêter notre arrivée, nous avons réservé une nuit au parador et malheureusement sans possibilité de décaler au risque de perdre notre mise. Je lui réponds en lui expliquant tout cela et en le remerciant de sa proposition. Mucho gracias Jean-Louis !

Enfin nous parvenons à Vega de Valcarce, un bourg situé au pied du O.Cebreiro. Mais celui-là ce sera pour demain ! Nous nous installons au gîte, la pension Fernandez. C'est grand mais insuffisamment équipé en sanitaires, alors nous devons faire la queue pour la douche.



Crevaision !



L'Apôtre omniprésent sur le chemin

Lundi 15 septembre 2014 : Vega de Valcarce – O Cebreiro : 12 km

Petite étape par la distance à parcourir, mais grande par le symbole qu'elle représente. Le O Cebreiro est un peu au Camino Frances ce qu'est Roncevaux à la partie française du chemin. Une étape mythique qui nous fait passer en quelques kilomètres de 600 m à 1400 m d'altitude et qui en même temps nous amène en Galice, la dernière région à traverser avant Santiago.

Au départ le temps est encore un peu frais. La brume provoquée par la pluie d'hier n'est pas encore totalement levée. Au fur et à mesure que nous avançons, le ciel s'éclaircit et la température se réchauffe. Les premiers kilomètres empruntent une route étroite qui permet aux voitures d'atteindre le sommet. Beaucoup de taxis nous dépassent, ils conduisent les bagages

de ceux qui font porter leur sac, mais transportent également quelques pèlerins qui ne se sentent certainement pas la force de faire cette étape à pied. Saint Jacques leur pardonnera. Nous traversons de petits villages: Ruitelan, Las Herrerias, puis le chemin quitte le bitume pour s'enfoncer dans des forêts de chênes rabougris. La pente est devenue soudainement très forte. Sur ce sol caillouteux et irrégulier le bourdon retrouve toute son utilité. Parvenus à La Faba nous quittons ce décor de sous-bois. La cote ici est de 915m. Nous faisons une halte pour visiter l'église San André, une bâtisse du 18^e siècle dont la porte est ornée d'une coquille Saint Jacques.

Désormais nous cheminons à découvert et ce sera ainsi jusqu'au terme de l'étape. Le soleil a chassé bon nombre de nuages et le paysage qui s'offre à nous est des plus somptueux. C'est un enchevêtrement de collines couvertes de forêts, de prés, de pâturages avec un joli dégradé de vert.

Il y a beaucoup de pèlerins aujourd'hui sur le chemin; parmi eux un groupe de canadiens facilement reconnaissables à leur accent si caractéristique. Nous avons déjà fait un peu connaissance hier car ils étaient également hébergés à la pension Fernandez. Ils sont extrêmement sympathiques et nous voyons vite qu'avec eux, la relation va dépasser l'échange d'un simple « buen camino ». Ils nous disent être un groupe de quinze personnes, la plupart retraités et ils nous expliquent qu'ils ont acheté le pèlerinage chez un tour operator de Montréal. Un animateur les accompagne, chacun est libre de son rythme sur la journée, leur seule contrainte consiste à rejoindre le soir le gîte qui a été préalablement retenu.

Nous poursuivons la conversation tout en marchant et parvenons à la grande borne qui marque le passage en Galice. Il s'agit d'une pierre dressée sur laquelle est écrit « Galicia » et où figurent les blasons de la province surmontés de la couronne royale et séparés par une croix de Saint Jacques. Un dernier petit village à traverser : La Laguna à la cote de 1200 m et nous parvenons enfin au O Cebreiro. Les petites rues pavées du village grouillent de monde, c'est l'heure du déjeuner et chacun fait le tour des restaurants pour dénicher la meilleure offre. Sur la place un bus vient de déverser un groupe de touristes américains. Trois d'entre eux nous interpellent pour être pris en photo avec nous. Surprenant ! Mais en y réfléchissant, ce n'est pas trop différent de la photo que chacun veut faire en posant à côté d'un lion ou toute autre bête dans une réserve animalière. Des pèlerins ils savaient que ça existaient mais là ils en ont vus, ont pu les approcher et même se faire photographier avec eux. Que de belles images à ramener au pays de l'oncle Sam !

A nous maintenant de faire la tournée des restaurants. Nous jetons notre dévolu sur une pulperia, un restaurant spécialisé dans le poulpe. Il est servi dans des assiettes en bois, coupé en tranches et assaisonné au paprika. Marie-Jeanne tente l'expérience : copieux mais la saveur attendue n'est pas vraiment là. Gaby et moi sommes restés sur des choses bien rôdées : huevos con patatas fritas et lomo avec lesquelles on est rarement déçu.

Après l'installation au gîte, nous poursuivons la visite de ce petit village de montagne, découvrons ses maisons au toit couvert de larges laves, ses pallozas recouvertes de chaume, enfin l'église Santa Maria la Real à laquelle est associée une légende :

Vers l'an 1300 un miracle s'est produit : Un paysan de Barxamaior qui malgré une tempête de neige était monté au village pour entendre la messe s'est entendu dire par le moine qui officiait : « faut-il être fou pour risquer sa vie pour un peu de pain et un peu de vin » c'est alors que le pain s'est transformé en chair et le vin en sang ; le calice et le plat du miracle sont toujours exposés ; de plus on dit que ce jour l'enfant Jésus de la statue mariale ouvrit les yeux. Le moine et le paysan, protagonistes du miracle reposent dans la chapelle du Saint Miracle à gauche du chœur.

Légende ou histoire ? A chacun d'apprécier.



Moment de recueillement



Passage en Galice



La sépulture du paysan et le calice du miracle

Mardi 16 septembre 2014 : O Cebreiro – Triacastela : 21 km

Après une semaine de marche nous nous sentons toujours en forme. Les difficultés du terrain n'ont pas trop éprouvé les corps ! Confiant, j'ai même complètement abandonné le pommadage quotidien des pieds. Pourvu que cela dure et surtout que le genou de Marie-Jeanne tienne ! Nous croisons encore les doigts.

Depuis notre passage en Galice des bornes nous indiquent tous les 500m la distance restant à parcourir jusqu'à Santiago. Celle que nous dépassons maintenant affiche 149 km. Si nous traduisons en journées de marche ça veut dire qu'il nous reste grosso modo une semaine avant de pénétrer sur la place de l'Obradoiro. Nous n'avons jamais été si près ! A l'alto de San Roque une magnifique statue d'un pèlerin luttant contre le vent semble donner le sens de la marche : alors maintenant connaissant la distance et le cap, comment se tromper ?

Nous retrouvons une partie du groupe des Canadiens rencontré hier et tout en marchant nous poursuivons la discussion entamée en gravissant le O Cebreiro. Ce sont trois dames, elles sont parties de Burgos mais envisagent déjà pour l'année prochaine de reprendre le Camino à Saint Jean Pied de Port, tant elles sont enchantées de l'aventure qu'elles vivent. Elles nous disent être acadiennes davantage que canadiennes et habiter le Nouveau-Brunswick à 5 kilomètres des Etats Unis. Brigitte, la plus prolixe du groupe, était enseignante en psychologie dans des

classes d'enfants inadaptés. Elle n'est âgée que de 53 ans mais bénéficiant des lois sociales propres à l'Acadie, elle est déjà retraitée et comme tout enseignant retraité, dispensée de l'impôt sur le revenu; ça fait rêver ! Nous les quittons après quelques kilomètres d'échanges mais les retrouverons souvent sur notre parcours. Elles nous remercient d'avoir piqué cette petite jasette (*expression canadienne*), et pour sceller l'amitié qui vient de naître entre nous, tiennent à nous donner une longue poignée de main. Buen Camino !

Passé le col de l'alto del Poyo, point culminant de l'étape, nous entamons une longue descente vers Triacastela. Ici une vieille dame distribue des crêpes aux pèlerins pour gagner quelques euros. Là des ouvriers sont en train de restaurer un horréo, ces greniers à grain particuliers à la région. Nous en verrons beaucoup en Galice où chaque ferme en possède un pour mettre ses récoltes à l'abri des rongeurs.

En milieu d'après-midi, nous atteignons Triacastela. Une ville tout en longueur dans laquelle une tradition ancienne voulait que les pèlerins prennent une pierre à la carrière de la ville et la transportent jusqu'à Castaneda afin qu'elle y soit transformée en chaux, contribuant à la construction de la cathédrale de St Jacques de Compostelle. Depuis plusieurs siècles la cathédrale est achevée et la tradition s'est perdue. Sans jeu de mot, nous avons eu chaud!

A 19 heures nous assistons à la messe. Le prêtre invite un pèlerin à lui servir de sacristain, et demande à des personnes de chaque nationalité de faire les lectures dans leur langue respective. Les canadiens sont présents et c'est l'un d'eux qui est désigné pour lire dans notre langue. Le prêtre s'exprime en espagnol et ses paroles sont traduites en live par une jeune fille, certainement une étudiante. Il y a beaucoup d'humour dans ses propos, ce qui contribue à détendre l'atmosphère et à enlever un peu de solennité à la cérémonie.



La poignée de main de l'amitié

Mercredi 17 septembre 2014 : Triacastela – Sarria : 18.5 km

Deux itinéraires permettent de rallier Sarria au départ de Triacastela. L'un par le sud, plus long et avec beaucoup de bitume, agréable pour les cyclistes mais un peu moins pour les piétons. Il présente un gros avantage dans ce sens qu'il traverse Samos ce qui permet d'y découvrir son monastère de réputation mondiale. Bâti au 6^e siècle, il avait alors une fonction d'école pour les évêques. Pillé et endommagé lors de l'invasion arabe il a été maintes fois restauré, il est devenu aujourd'hui un centre de spiritualité.

L'autre par le nord, plus agréable car traversant les forêts et les champs. Préférant aujourd'hui les cultures à la Culture, c'est ce dernier que nous choisissons de suivre.

Il a un peu plu cette nuit et au lever du jour le soleil joue avec la pluie en déployant un magnifique arc en ciel au-dessus du chemin. C'est finalement une fois de plus le soleil qui s'impose et c'est encore une belle journée qui s'annonce pour nous.

Nous traversons plusieurs petits villages, San Xil , Montan, puis Furela et encore quelques autres avant d'atteindre Sarria. Tous ont le même aspect, beaucoup de demeures délabrées, très peu d'habitants à l'extérieur, une rue unique et étroite et des chiens qui nous regardent passer mais sans manifester la moindre animosité à notre égard. Peut-être ont-ils remarqué que nos bourdons sont bien affutés! Il y a aussi quelques fermes qui ressemblent étrangement à celles que nous avons connues dans nos villages alors que nous étions enfants. Le tas de fumier trône devant l'étable en bordure de route, des poules y picorent pour trouver leur nourriture et la fermière, avec son tablier à carreaux, conduit les quelques vaches à la pâture. Une image que j'avais gardée de mon enfance et que je redécouvre ici, à l'identique, 50 ans plus tard. Aux maisons, toutes faites de pierres, sont accolés des potagers de plus ou moins grande surface. Ils produisent l'essentiel des légumes qui sont consommés ici. Nous y apercevons les salades, les courges, les tomates, bien d'autres choses sans oublier les incontournables choux à soupe reconnaissables de loin à leur très grande taille.

Nous atteignons Sarria en milieu d'après-midi; c'est une jolie petite ville qui compte 15000 habitants. De nombreux pèlerins arpentent la rue principale à la recherche d'une place dans une albergue. Nous en croisons un qui lui cherche également le meilleur prix, et ici, tout près de Santiago, ça devient difficile de satisfaire les deux besoins à la fois: la place et le prix. Il nous explique qu'il fait le chemin pour collecter des dons pour les enfants de Colombie, qu'il est très contraint dans son budget et qu'un euro d'économisé ici c'est un euro de plus pour les enfants. Il nous indique également qu'il dispose d'un site internet dont il nous donne les coordonnées, nous précisant toutefois que les dons ne seront plus possibles à partir de la fin de la semaine. Il ajoute qu'à son retour en France il partira par avion porter lui-même les fonds en Colombie. Si jusque-là le discours était cohérent et pouvait même nous inciter à tirer sur le champ un billet du portefeuille, après cette dernière remarque je ne comprenais plus la démarche. Pourquoi, à l'ère où l'on peut faire un virement en temps réel, dépenser le prix d'un tel voyage pour porter les fruits de sa collecte aux enfants de Colombie, et sous quelle forme? Trop de choses

devenaient incohérentes dans son discours pour que nous n'ayons pas soudainement les plus grands doutes sur sa démarche. Passe ton chemin ami !

Après la visite de la ville nous nous installons dans un restaurant pour dîner. Menu pèrigrino classique avec trois plats et la bebida de vino tinto, le tout pour 10 euros. J'essaie une nouvelle fois une des spécialités de la région : le lacon con grelos accompagné des incontournables patatas fritas : correct, je dirais même perfecto!

Ce soir nous partageons le gîte avec 3 autres pèlerins. Nous faisons leur connaissance en rentrant du dîner. Ils sont en train de discuter assis autour de la table de la cuisine. Ils nous invitent à nous joindre à eux et nous faisons les présentations d'usage. Ils sont tous trois allemands : 2 filles de 25 ans environ et un gars, un peu plus âgé, certainement la quarantaine. L'une s'appelle Corina, elle travaille dans un cabinet d'architectes, l'autre Eva, débute une carrière de professeur d'économie. Le garçon qui se prénomme Dricks, est médecin en clinique. Nous conversons ensemble tout en dégustant du vino tinto que Dricks a acheté au bar d'en face. Nous parlons de nos expériences du chemin, de nos rencontres, d'anecdotes... Une fin de soirée bien agréable qui se termine par une série de photos que chacun emportera pour se souvenir de cette rencontre d'un soir.



Le soleil joue avec la pluie



Avec les pèlerins allemands

Jeudi 18 septembre 2014 : Sarria – Portomarin : 22.6 km

Je me réveille ce matin avec un bon mal de tête. Pas besoin d'en chercher longtemps l'origine. C'est à coup sûr le vino tinto de la veille. Dricks nous avait confié l'avoir payé un euro la bouteille ; c'est sûr qu'à un tel prix on ne pouvait pas espérer un grand cru ! Un peu de paracétamol et ce sera vite oublié !

Le jour est à peine levé lorsque nous reprenons le chemin. En quittant la ville, nous sommes dépassés par une horde de pèlerins. Tous marchent d'un bon pas, il y en a de tous les âges,

mais beaucoup n'ont pas la trentaine. Après quelques instants de réflexion je comprends ce qui se passe. Sarria, que nous quittons, est situé à une centaine de kilomètres de Santiago. Or cent kilomètres représente la distance minimale que doit parcourir un pèlerin à pied pour prétendre à la Compostella. Pour un espagnol une Compostella, c'est précieux car c'est une ligne sur son Curriculum vitae, un plus pour obtenir un job. Quand on sait le taux de chômage qu'il y a dans ce pays on comprend mieux pourquoi chaque jour tant de pèlerins prennent le camino à Sarria. Un groupe d'une trentaine de jeunes me demande de faire la photo pour eux, je m'y plie volontiers.

Aujourd'hui nous ne rencontrerons pas les amis canadiens. Leur responsable, que nous avons vu à la sortie de la messe à Triacastela, nous avait alors expliqué que le groupe faisait une halte d'une journée à Sarria. Ce qui signifie que l'on se décale de leur plan de marche et que nous ne les reverrons peut-être plus. C'est bien dommage car nous avons sympathisé et le courant passait bien entre nous. Mais qui sait, peut-être les croiserons-nous à Santiago, le Camino réserve toujours des surprises et fait même parfois des miracles !

Nous quittons la ville en traversant le Rio Celeiro sur un pont roman à deux arches. Plus loin ce sera sur des corredoiras que nous éviterons de nous mouiller les pieds. Il s'agit de constructions typiques de la Galice. Un aménagement permet au ruisseau de prendre la chaussée pour lit tout en préservant un corridor pour les pèlerins qui peuvent ainsi passer à pieds secs. Nous en rencontrerons plusieurs dans les étapes à venir et pour franchir certains de ces ouvrages mieux vaut avoir le sens de l'équilibre.

Vers midi une petite bruine nous contraint à revêtir les capes. Il faut dire que la Galice est en quelque sorte la Bretagne de l'Espagne : par la météo fortement influencée par l'océan, par les paysages, les gens, la gastronomie et également par la culture héritée des peuples celtes qui à une autre époque ont colonisé la façade ouest de l'Europe.

Maintenant nous y sommes, nous venons de passer la borne indiquant que nous nous situons très précisément à 100 km de notre but. Photo bien évidemment avec un petit moment d'émotion à la clé.

En milieu d'après-midi nous découvrons au loin Portomarin. Une ville faite de maisons blanches au toit d'ardoises, toutes blotties contre le flanc de la vallée. Il faut dire que cette ville a une histoire particulière. En 1962 la cité a été volontairement noyée par un barrage, un peu à la manière de Vouglans chez nous. Les monuments importants ont été démontés pierre par pierre et reconstruits sur les hauteurs, au centre de la ville nouvelle. En période de basses eaux apparaissent encore dans le fond du lac quelques ruines et la pile d'un pont roman de 1120.

Pour parvenir au centre il nous faut descendre dans la vallée par un chemin caillouteux puis emprunter un long pont qui enjambe le fleuve (bonjour le vertige !) et enfin gravir des ruelles très pentues qui conduisent à l'église. Une étape au final pas si facile et qui forcément va laisser quelques séquelles sur le plan physique. Pour la première fois de l'année Marie-Jeanne retrouve

ses douleurs aux genoux. Ouille, ouille, ouille ! Nous faisons un crochet par l'office du tourisme. Elle se renseigne sur les horaires de bus et moi je profite que l'hôtesse est sympathique pour lui demander de nous réserver notre hôtel à Santiago. Finalement c'est bien joué, car, pourtant habituée à ce genre de demande, elle a beaucoup de mal à nous dénicher un hébergement.

La douche prise, nous consacrons le temps qui nous sépare de l'heure du dîner à la visite de l'église romane San Juan devenue San Nicolas. Un édifice impressionnant, qui revêt davantage l'allure d'une forteresse que celle d'un lieu de culte.



L'église forteresse de Portomarin



Départ au petit matin

Vendredi 19 septembre 2014 : Portomarin – Palas de Rei : 25 km

Je ne sais si nous devenons plus matinaux ou si c'est déjà l'effet du raccourcissement des jours mais depuis plusieurs étapes, lorsque nous partons, le ciel est encore rougeoyant. C'est le cas ce matin, et ces couleurs de l'aube sont du plus bel effet. Peu à peu le soleil s'élève dans le ciel inondant le paysage d'une lumière rasante et sans cesse changeante. Ce sont des moments que j'apprécie, la fraîcheur physique après une nuit de repos, la fraîcheur du temps que l'on ressent sur les mollets et la beauté de la nature.

Comme les jours précédents, nous traversons encore des hameaux. Les fermes dégagent une forte odeur de fumier et une odeur un peu plus moderne, si j'ose dire, celle de l'ensilage tel que nous le connaissons chez nous aujourd'hui.

Hier, dans un de ces nombreux villages, un paysan avait interpellé Marie-Jeanne lui donnant 3 noix tirées de sa poche, lui demandant de les déposer à la cathédrale de Santiago et d'avoir une pensée pour lui. C'est un moment fort. Il y avait beaucoup d'émotion et de conviction dans les paroles du vieil homme. Trois noix et nous sommes trois, je pense que ce n'est pas le fruit du hasard. Il souhaite que chacun de nous, individuellement, prenne en charge la mission : déposer la noix et avoir une pensée pour lui. Soyez rassuré señor nous n'y manquerons pas.

Plus loin, un groupe de jeunes espagnols nous dépasse en priant à haute voix. Ce sont des prières adressées à la Vierge Marie. Depuis Sarria nous ressentons que quelque chose a changé sur le chemin, l'ambiance a évolué. A la randonnée s'est ajoutée une dimension spirituelle. En amont de la Galice, sur les plateaux de la Meseta, il fallait « manger » du kilomètre, l'objectif était d'avancer. Ici on commence à se sentir tout près du but, tout près de ce que l'on est venu chercher, alors le moment est venu d'y préparer l'esprit. S'il fallait imaginer ce propos, je tenterais la comparaison avec ces pêcheurs de haute mer qui ont travaillé dur toute la journée pour remplir leurs soutes de poissons et qui rentrant au port et pour avoir bonne allure à l'arrivée se consacrent au rangement des filets et au nettoyage du pont. C'est un peu cela le Camino! nous arrivons au port !

Chemin spirituel mais aussi culturel ! L'étape d'aujourd'hui nous fait encore traverser des villages chargés d'histoire: Gonzar avec son église Santa Maria qui relevait de la commanderie de St Jean de Jérusalem, Castromaior qui doit son nom à un castrum qui y fut édifié par les romains, Lameiros et son magnifique calvaire de granit, le plus beau du Camino Frances dit-on.

Marie-Jeanne souffre atrocement de ses genoux. Dans un bar, à l'heure du bocadillo, nous retrouvons Corina, Eva et Dricks le toubib. Il n'a pas de vrai remède à proposer à Marie-Jeanne, il se contente de lui dire « arthrosa ». On s'en serait presque douté! Merci docteur !

Ce matin nous avons retrouvé une vieille copine: la RN 5. Nous avons presque oublié son existence ! Heureusement cet après-midi le décor a changé. Nous cheminons maintenant dans des chemins creux bordés de forêts de châtaigniers, de chênes avec çà et là quelques eucalyptus. Ce sont les premiers qui apparaissent mais à mesure que l'on se rapprochera de Compostelle et donc de l'océan, cette essence, typique du sud, aura remplacé toutes les autres. Surpris par la quantité de ces arbres, ma curiosité m'a poussé à consulter l'ami Wikipédia : pourquoi cette essence ici et exclusivement celle-là ? J'y apprendis alors qu'à 19^e siècle un religieux galicien, missionnaire en Australie, rapporta de ce pays des semences qui se sont acclimatées à la région et proliférées. Ceci explique cela !

Peu avant le terme de l'étape nous franchissons l'Alto de Rosario, d'où l'on peut apercevoir le Pico Sacro, une montagne mythique, vénérée par les galiciens car elle est à l'origine d'une légende, une de plus.

Lorsque les disciples de saint Jacques, ramenant son corps de Terre Sainte eurent débarqué à Padron ils auraient demandé une sépulture à la cruelle reine Lupa qui aurait

répondu : « allez dans cette montagne vous y trouverez un troupeau de bœufs, prenez en deux pour les atteler et allez où vous voulez ». Elle savait qu'elle les envoyait au devant de taureaux sauvages. Mais miracle les taureaux se laissèrent atteler. Furieuse Lupa lança des soldats à leur poursuite mais une crue subite du torrent les protégea ; c'est alors que la méchante reine se convertit au christianisme.



Lumière du matin



Un horréo

Samedi 20 septembre 2014 : Palas de Rei – Azuar : 30km

Hier, lors du dîner, Marie-Jeanne nous avait annoncé que compte tenu des douleurs qu'elle avait ressenties durant toute la journée, elle ferait l'étape d'Azuar en bus. Cela a paru une sage décision d'autant que ce parcours est donné sur nos guides pour une trentaine de kilomètres. Gaby avait prévu de l'accompagner et c'est donc seul que je reprends le chemin ce matin. Compte tenu de la distance à parcourir, j'avais programmé le réveil avec une heure d'avance par rapport à l'horaire habituel.

Lorsque je prends le chemin c'est encore la pleine obscurité, ce que nous n'avions jamais connu jusqu'alors compte tenu de l'heure à laquelle nous avons pris l'habitude de nous lever. Passé les réverbères de la ville il m'est impossible de distinguer l'extrémité de mes godillots. Pour trouver ma route et repérer les marques jaunes à chaque croisement il m'aurait fallu une frontale, dont malheureusement je ne dispose pas, ou alors suivre un groupe de pèlerins. Mais à cette heure pas de pèlerin, le camino est complètement désert ! En fait, à y réfléchir maintenant, je comprends que j'ai mal choisi mon heure. Je me trouve entre deux vagues de pèlerins, les lève-tôt qui quittent les albergues à 5 h du matin et qui sont déjà loin devant et les lève-tard qui n'ont pas encore pris le desayuno. Vu le monde que l'on côtoie quotidiennement, je n'avais même pas imaginé que je pourrais me retrouver au petit matin à pérégriner seul dans l'obscurité. Néanmoins je poursuis mon chemin, m'aidant dans les passages délicats de la torche de mon smartphone, jusqu'à rencontrer deux dames de Nantes beaucoup mieux équipées que moi pour la marche nocturne. Merci mesdames !

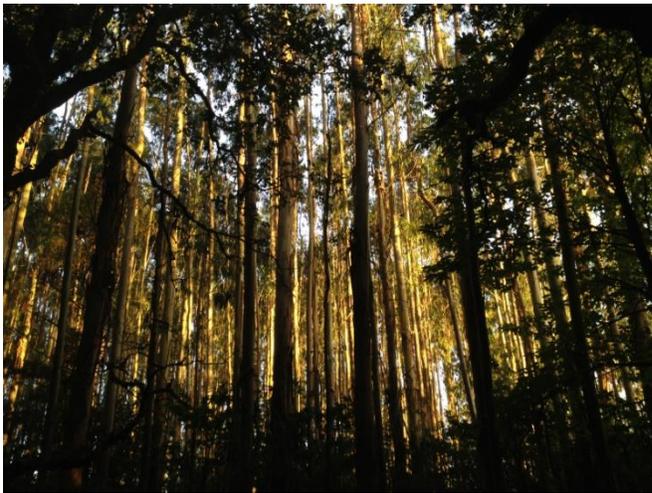
L'étape est longue mais pas ennuyeuse du tout. Pas un kilomètre sans avoir à admirer, ici un horréo original, là un pont à arches permettant de franchir un rio ou encore plus loin un corredoira fait de larges pierres plates posées en équilibre au-dessus de l'eau. Je fais une petite pose à Furelos, un village médiéval, le temps de découvrir le musée des traditions galiciennes. J'espérais pouvoir visiter la petite église San Juan. L'une de ses particularités est de présenter un christ crucifié dont un des bras décloué pend le long de son corps. Malheureusement ce matin c'est cerrado (fermé)! Tant pis.

Vers midi je parviens à Melide. Une ville relativement importante qui compte près de 10 000 habitants. C'est ici précisément que se rejoignent le Camino Frances et le Camino Primitivo qui vient d'Oviedo. Autant dire que la fréquentation du chemin va encore gonfler! Elle gonflera encore à Azuar car dans cette ville, il y a la jonction avec le Camino Norté, celui qui vient de San Sébastian longeant au plus près la côte nord de la péninsule. Je retrouve Gaby et Marie-Jeanne qui ont pris le bus ce matin pour Azuar et qui ont fait une halte ici pour déjeuner. Je ne les accompagnerai pas, même pas pour boire un café. Je prendrai un bocadillo un peu plus loin car je suis encore loin du but et pour moi l'important du moment consiste à avancer.

Le soleil a maintenant atteint le zénith et la température a fortement grimpé. Je fais une courte pause afin d'enlever une épaisseur d'habit et je reprends ma marche. Quelques kilomètres plus loin, pas moins de deux, voulant prendre une photo, je réalise que je n'ai plus mes lunettes devant les yeux. En pareil cas on cherche dans les poches, rien, dans le sac, pas davantage. Alors on réfléchit. On repasse le film des derniers kilomètres. On s'interroge : j'ai fait quoi dernièrement? Ah oui, le tee-shirt que j'ai quitté en le passant par la tête. Tous mes gestes me reviennent à l'esprit, et je me revois encore déposant les lunettes sur une pierre plate tout près d'un conteneur à ordures ménagères. Il n'y a pas de temps à perdre, il faut vite repartir. Je fais demi-tour et rebrousse chemin. Je croise alors les pèlerins, ceux qui sont dans le bon sens. Ils pensent bien évidemment que je rentre de Santiago et que je regagne mon village. Je l'avais imaginé lorsque j'avais rencontré un pèlerin sur le retour, mais là, pour le vivre à l'instant, j'en ai la certitude : c'est moralement et psychologiquement éprouvant de revenir de Santiago ! de supporter ces regards, même s'ils sont le plus souvent admiratifs, de devoir expliquer, réexpliquer toujours la même chose : d'où on vient, où l'on va. Mais dans mon cas je ne mérite aucune admiration, je n'ai rien à expliquer si ce n'est que je suis à la recherche de mes lunettes. Je file, je trace, j'évite les regards, les questions, je n'ai à ce moment qu'une pensée en tête : vais-je les retrouver ? Je disais que le chemin faisait des miracles. Aujourd'hui il en a fait un de plus car de loin j'aperçois mes lunettes sur la pierre plate sur laquelle je m'étais rappelé les avoir posées. Pas moins de 50 personnes sont passées à côté, les ont frôlées sans jamais les écraser. Petit miracle certes, mais quelle satisfaction pour moi !

Je reprends le chemin dans le bon sens après cette péripétie qui se termine bien mais qui néanmoins m'a coûté 4 kilomètres. Il est 14 heures lorsque je parviens à Castaneda, l'heure de penser à déjeuner. Je prends un bocadillo dans un bar, accompagné d'une bière. A la table à côté je retrouve une vieille connaissance. Un gars qui nous suit depuis bon nombre d'étapes et

qui tous les soirs cherche des pèlerins pour lui tenir compagnie. Pour avoir dîné un jour à une table voisine de la sienne, nous avons vite compris qu'il faisait partie de ces pèlerins à éviter. Un monsieur je sais tout ! Ce soir là il avait pris dans ses filets un couple de canadiens et a passé tout le temps du dîner à leur réciter des fables de La Fontaine. Ahurissant ! Les pauvres ils ne pouvaient pas en placer une qu'il repartait sur une autre fable. J'aime les fables, j'aime La Fontaine mais de là à en faire l'unique sujet de conversation d'un dîner sur le Camino il y a loin. Donc depuis cette soirée nous évitons toute proposition de sa part tout en restant bien évidemment correct à son égard. Ici il déjeune avec une dame. C'est encore lui qui anime le repas. Prêtant une oreille, je traduis que c'est son épouse et qu'ils viennent tout juste de se retrouver à Mélide. Elle a fait le Primitivo, lui le Frances. Je comprends qu'elle ait voulu marcher seule ; La pauvre, elle doit connaître les fables par cœur !



Forêt d'eucalyptus



Plus que 55 km !



Furelos, le christ au bras pendant



Passage d'un corredoira

Dimanche 21 septembre 2014 : Azuar – O Pedrouzo : 19.2 km

La nuit m'a permis de me requinquer après la longue étape d'hier. Les amis sont également en forme et ce matin nous repartons à trois pour notre avant-dernière étape. Depuis plusieurs jours le beau temps nous accompagne et ce sera encore le cas aujourd'hui. Au petit matin nous avons encore droit à un magnifique spectacle que nous offre la nature, celui des brumes s'élevant doucement vers le ciel, laissant peu à peu entrevoir au sol, les champs et les forêts. Que c'est beau !

Le compte à rebours sur les bornes ne cesse de décroître, ici, peu avant Boavista la borne indique 30 kilomètres. Dans plusieurs récits j'avais lu que les pèlerins, sur les dernières étapes, ressentaient le besoin de baisser la cadence pour faire durer le plaisir. L'un d'eux écrivait : « *j'ai presque envie de ralentir le pas pour que jamais ce chemin ne finisse* ». En ce moment et pour la première fois, je ressens complètement ce désir de lever le pied. Comment se l'expliquer ? Je pense que quand on s'élance sur le chemin, le but, la satisfaction attendue, c'est son terme, l'arrivée sur la place de l'Obradoiro, la Cathédrale de Santiago, l'apôtre Saint Jacques. Alors à ce moment, à l'instant du départ, pour le pèlerin le chemin n'est qu'un moyen d'atteindre ce but. Mais peu à peu après tous ces kilomètres parcourus, ces moments de bonheur qu'il lui procure, le moyen supplante le but. Et ici, parvenu au terme du voyage nous sommes en train de prendre conscience que dans un jour, deux jours tout au plus, nous allons abandonner ce qui a fait notre

bonheur pendant tant de temps. La nostalgie du chemin est en train de l'emporter sur la joie de l'aboutissement !

Laissons ces réflexions stériles de côté et revenons au chemin, celui qu'il faut arpenter du matin au soir pour espérer parvenir un jour au but. Car s'il procure beaucoup de moments de bonheur à certains, pour d'autres il est synonyme de galère. C'est le cas de ces deux nancéennes, Geneviève et Dominique, que nous nous apprêtons à dépasser, et avec lesquelles nous échangeons quelques mots. Geneviève a eu 70 ans aujourd'hui. Sa maladie de cœur les freine énormément dans leur progression. Elles ne peuvent pas marcher plus de 10 kilomètres par jour. Toutes deux avaient prévu de fêter cet anniversaire à Santiago et aujourd'hui elles réalisent que le pari est perdu, perdu pour deux petits jours. On sent de la déception, beaucoup de déception. Il y aura bien sûr la fête mais elle ne sera pas complète, ce sera sans les bougies. C'est aussi cela le Camino !

En fin de matinée nous faisons halte dans un bar pour reprendre quelques calories. La terrasse est bondée, néanmoins nous réussissons à dénicher une table. Nous retrouvons un couple de canadien, un autre, avec lequel nous avons sympathisé dans une étape précédente. Elle se prénomme Claudine et lui Daniel. Claudine a débuté le Camino à Roncevaux lui à Léon car il est encore en activité. L'année prochaine ils envisagent d'effectuer la partie Française. En amont de Roncevaux nous avons déjà rencontré un couple de leurs compatriotes, Marc et Mardi qui après avoir découvert le chemin Espagne étaient venus reprendre le départ au Puy en Velay. Ce n'est vraiment pas aisé de quitter le chemin!

Nous parcourons à travers les forêts d'eucalyptus les kilomètres restants pour atteindre O Pedrouzo. Comme il n'est pas trop tard, que le soleil est encore chaud, nous en profitons pour faire une lessive, très certainement la dernière !



Geneviève et Dominique



Claudine et Daniel

Lundi 22 septembre 2014 : O Pedrouzo – Santiago : 20 km

Dès le réveil j'ai conscience qu'aujourd'hui ne sera pas une journée comme les autres. Ce soir à l'arrivée, le rituel sera différent des autres jours. La plupart des pèlerins s'organise pour que la dernière étape soit courte, 10 km pas plus, de sorte d'arriver assez tôt pour participer à la messe de midi. Etant donné que nous disposons de plusieurs jours avant le retour, et qu'ainsi nous pourrions assister à d'autres messes nous avons préféré ne rien changer à notre rythme.

Nous partons donc à l'horaire habituel. Depuis quelques jours le chemin revêt le même aspect traversant forêts et pâturages. Au départ ce matin nous retrouvons ce décor bien agréable aux yeux mais également au nez car les eucalyptus déversent dans l'air un parfum que l'on a beaucoup de plaisir à inhaler.

Le contournement de l'aéroport de Santiago nous remet vite les pieds sur terre! La transition paraît on ne peut plus brutale ! Nous la recevons en pleine figure. En l'espace de quelques minutes nous venons de passer de la rêverie à la réalité, de l'époque des templiers à la civilisation du 21^e siècle. Je viens de comprendre que le chemin est derrière, que devant, ce que l'on va découvrir, le modernisme, les infrastructures gigantesques, les innombrables commerces n'est que la rançon incontournable de la notoriété acquise au fil des siècles par la cité de l'apôtre.

Lavacolla que nous traversons maintenant est le dernier petit village à avoir conservé l'aspect du passé. Il tient son appellation au fait que le pèlerin, parvenant ici, devait faire sa toilette dans la rivière pour être digne de rentrer dans la ville et de se présenter à Saint Jacques. Aujourd'hui, si la petite rivière coule toujours en bas du village, le rite a bien évidemment disparu. Les pèlerins disposent sur tout le camino des équipements nécessaires pour assurer propreté et hygiène. Comme quoi finalement le modernisme peut avoir du bon !

Une dernière pente à gravir avant de découvrir Santiago ; elle nous conduit au Monte Gozo, un site qui a acquis sa réputation en 1989, lorsque le pape Jean Paul II y a réuni 500 000 jeunes dans le cadre des journées mondiales pour la jeunesse. Au sommet, un monument pyramidal y a été érigé pour rappeler l'évènement.

Nous reprenons notre marche vers Santiago qui n'est plus maintenant qu'à 1 ou de 2 kilomètres. La ville s'est fortement étendue de toutes parts, et pour atteindre son centre le pèlerin doit parcourir d'interminables trottoirs, traverser ronds-points, avenues, ponts. Ici c'est celui qui enjambe la voie ferrée, et comment, à ce moment, ne pas avoir une pensée pour toutes ces victimes du train fou dont nous avons gardé en tête les images atroces du déraillement.

Il est 14 heures lorsque nous pénétrons dans le centre historique. Des pèlerins affluent de toutes parts et nous nous trouvons entraînés dans un véritable flot humain qui se dirige au pas de charge vers la cathédrale. Nous parvenons sur la Praza de Cervantes puis empruntons la rua Acibeberia avant de traverser un long porche sous lequel un couple de jeune gens joue

de la cornemuse. Puis arrive l'instant tant attendu, celui où l'on pénètre tous ensemble sur la place de l'Obradoiro, face à la cathédrale. Ce moment, nous l'avions beaucoup évoqué sur les 1600 kilomètres du chemin, nous l'avions imaginé, nous l'avions répété comme on répète une pièce de théâtre, et peut être l'avions-nous trop répété pour qu'à cet instant nos gestes et nos émotions restent totalement spontanés. On ne programme pas des émotions ! Avec Marie-Jeanne et Gaby, nous nous embrassons, nous nous congratulons avant la traditionnelle séance photo devant la cathédrale. L'édifice est en cours de restauration mais les architectes ont pris le soin de reproduire, sur les bâches qui le recouvrent, l'image de la façade. Belle prouesse technique !

Avant de pénétrer dans la cathédrale j'essaie de me souvenir du rituel que le pèlerin doit accomplir pour obtenir les grâces qu'il est venu chercher ici. Il doit tout d'abord, pour remercier d'être arrivé à bon port, et après avoir franchi le portail de la Gloire, enfoncer ses cinq doigts dans le marbre du pilier en haut duquel repose une statue de l'Apôtre. Ensuite il n'oubliera pas de cogner sa tête contre celle de la statue située derrière le pilier. Elle représente Maître Matéo, le sculpteur du portail. Par ce geste le pèlerin le remercie d'avoir exécuté un si beau travail. Malheureusement, de ces deux premiers rites nous n'en accomplirons aucun pour cause de travaux, le pilier de la gloire étant encerclé d'une barrière qui le rend inaccessible. Je pense que cela nous donne quelques circonstances atténuantes! Le troisième rite consiste à aller saluer la statue de Saint Jacques qui repose sur l'autel, le quatrième à se rendre dans la crypte située sous le maître autel pour se recueillir devant le reliquaire d'argent contenant ses restes. Au prix d'une queue de quelques minutes nous les accomplissons les deux.

Un autre devoir du pèlerin est de récupérer sa Compostela, ce papier qui atteste qu'il s'est rendu à pied (ou à bicyclette) à Santiago. Elle est délivrée par l'office des pèlerins situé à proximité de la cathédrale. Nous nous y rendons, et prenons la queue pour attendre notre tour. A ce moment de la journée, Il faut patienter deux heures pour obtenir le précieux sésame. Qu'importe, après un si long périple on peut bien sacrifier deux heures! C'est l'occasion pour nous de voir les pèlerins sortir en brandissant leur Compostela et surtout ceux que nous avons connus sur le chemin : le toubib, Wips, Brigitte, et beaucoup d'autres. Nous apercevons enfin ce bureau dans lequel ils sont établis. C'est un long comptoir à la façon des banques d'autrefois. Une dizaine d'agents reçoit individuellement chacun de nous. Après un rapide contrôle de la credencial, le fonctionnaire y porte le dernier tampon avant de nous dire un « félicitations » très administratif et nous tendre le papier. Je suis un peu déçu car après un si long parcours, nous pourrions espérer quelque chose d'un peu plus personnalisé, avec un véritable échange. Mais étant donné le nombre de pèlerins, rapporté au nombre d'agents, je comprends aisément que ça ne puisse être autrement.

Nous rejoignons notre hôtel situé à quelques pas dans la calle do Vilar. Merci Jean Louis de nous l'avoir recommandé; il est très bien placé, d'un bon confort et correct au niveau tarif. Nous dînons dans le quartier. Les restaurants n'y manquent pas, ils se partagent les rues du centre historique avec les boutiques de souvenirs.

Nous avons notre journée du lendemain pour assister à la messe de midi et poursuivre les visites de la ville. Dès 10h nous sommes dans la cathédrale. Les queues commencent à se former pour accéder à la statue de l'apôtre et à ses reliques. La cathédrale n'est pas particulièrement grande. Elle comporte deux nefs en forme de croix avec le chœur à l'extrémité de la nef principale. Nous avons visité les cathédrales de Burgos et de Leon ; elles n'ont rien à envier à celle de Santiago ; ici les dimensions ne sont pas comparables, l'architecture est plus simple, les décors moins riches et moins nombreux. Nous ressentons très vite que l'ambiance qui y règne est totalement différente. Là-bas c'étaient des touristes qui visitaient un monument, ici c'est la foi qui transparait, l'atmosphère est empreinte de recueillement. Dès 11h il faut se placer dans les bancs car ils se remplissent très vite. La messe débute par des psaumes chantés par une sœur; sa voix, d'une pureté et d'une clarté sans pareil, emplit la cathédrale.

Une quinzaine de prêtres, tous vêtus de chasubles vertes, rejoint le chœur pour la célébration de l'office. A la fin de la messe, après l'eucharistie, nous avons droit au botafumeiro, cet encensoir géant pesant 50 kilos tiré par 8 hommes en tunique rouge pourpre, les tiraboleiros. J'avais lu qu'il n'était utilisé que le dimanche et étant un mardi je craignais que l'on ne puisse pas profiter de ce spectacle. C'est impressionnant de voir ce lourd chaudron monter brusquement à 20 m de hauteur et se balancer au-dessus de la nef y déversant les fumées d'encens. Ce rite existe depuis 7 siècles, sa vocation était de purifier les pèlerins tant sur le plan spirituel que corporel.

Nous avons profité de cette messe pour exaucer les désirs de ce paysan qui nous avait confié 3 noix à déposer à la cathédrale. Gaby a mis la sienne dans le sac de la quête pour être sûr qu'elle atteindra bien le chœur, je dépose la mienne entre le mur et un sarcophage à un endroit où je pense qu'elle va demeurer de longues années encore. Marie-Jeanne a oublié sa noix, elle la déposera sur un cairn à Fisterra. Mission accomplie ! A la sortie de la messe nous retrouvons le groupe des canadiens. C'est l'occasion, comme ils disent là-bas, de piquer encore une petite jazette.



La rivière de Lavacolla



Le monument du Monte Gozo



Le pilier de la gloire



La compostela



Le Botafumeiro



Le chœur de la cathédrale



Queue pour la compostela



La place de l'obradoiro



Le cloître de la cathédrale



Pèlerins canadiens arrivant sur la place



Dans les rites à accomplir, il y en a un dernier, celui de se rendre à Fisterra au bord de l'océan. Ce lieu est situé à 100 kilomètres de Santiago. Certains pèlerins, les plus courageux, s'y rendent à pied en 3 ou 4 jours. Pour notre part nous avons prévu d'en effectuer une partie en bus et de ne faire que la dernière étape à pied. Elle ne compte que 16 kilomètres et longe l'océan; autant

dire que ce n'est pas la plus désagréable ! Après une nuit passée à Cee nous nous mettons en route pour rejoindre Fisterra. Nous y parvenons en fin de matinée, mais l'objectif final est encore un peu plus loin, à capo Fisterra, à 2 kilomètres. C'est là que, selon la légende, la barque transportant l'apôtre et ses deux disciples a accosté. La tradition veut que le pèlerin y brûle ses vêtements, et y admire le coucher de soleil sur l'océan.

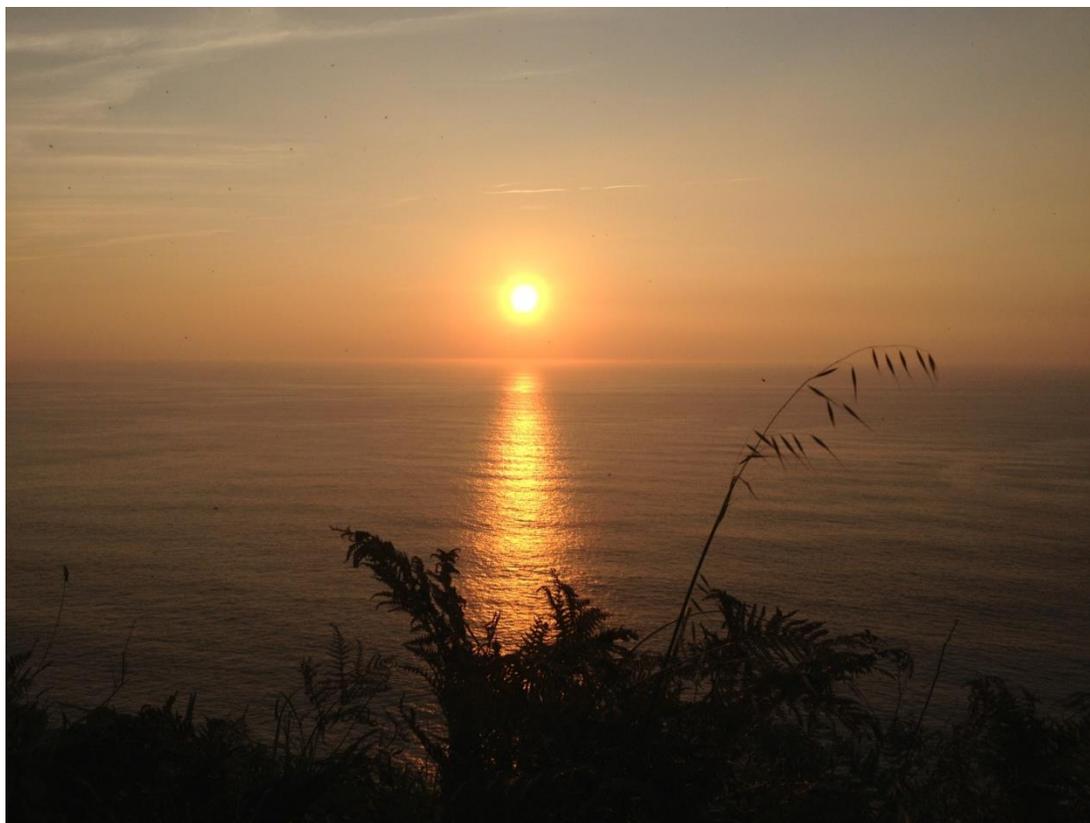
Nous ne reprenons notre marche qu'en milieu d'après-midi. Il n'y a pas d'urgence car le soleil à cette saison se couche vers 20h30 et là-bas, au bout de la terre, à part un phare et un bar, il n'y a rien à visiter. Pour le fun et pour la photo je profite d'un foyer, allumé par un groupe de pèlerins entre des pierres, pour y brûler un slip. Je tiens à perpétuer la tradition mais sans pour autant rentrer tout nu à la maison! Puis assis sur les rochers, avec une cinquantaine d'autres pèlerins, nous attendons ce moment magique où le soleil s'enfonce et disparaît dans la mer.



Ça brûle !



Km 0



De retour à Santiago nous passerons encore deux jours dans la ville avant de reprendre le chemin, celui du retour à la maison, du retour à la vraie vie.

Utreïa !